

lant qu'original, et la marque de son esprit hautement observateur.

* *

Le rapport du colonel Gzowski laisse peu de chance au pont du Côteau. Les informations exigées par l'ingénieur du gouvernement demanderont du temps et des peines. Elles coûteront naturellement assez cher, et les intéressés reculeront peut-être devant cette nouvelle dépense dans l'état douteux de leurs affaires, et en présence de la formidable opposition soulevée contre leur entreprise. Quant au gouvernement, comme l'a dit la *Gazette* de Montréal, on ne saurait exiger qu'il fasse faire aux dépens du public les sondages et mesurages demandés, et sans lesquels le colonel Gzowski déclare ne pouvoir rendre sa décision. En somme, on a lieu de considérer le projet comme tombé à l'eau et le pont envolé.

Il est étonnant que le sentiment public se soit éveillé aussi tard à propos de cette entreprise, si manifestement contraire aux intérêts de la province. Voilà cinq ou six ans que le projet est devant les Chambres, où il a même passé une fois sans obstacles ; s'il n'a pas été mis alors à exécution, il en a dépendu des entrepreneurs eux-mêmes. A la dernière session, on ne parut s'en occuper qu'au Sénat, et, de toute la représentation bas-canadienne, M. le sénateur Trudel fut à peu près seul à signaler le danger. On n'y fit guère attention, mais aujourd'hui, on va chercher ses discours dans le *Hansard* pour les reproduire et s'en servir contre l'ennemi.

* *

Le *Herald* de New-York ne se contente pas d'explorer les régions polaires et africaines, il pousse quelquefois ses perquisitions dans des contrées moins éloignées, et il lui arrive alors de tomber sur des trouvailles bien prodigieuses. C'est ainsi qu'il a fait récemment une découverte importante dans notre propre pays. Un de ses explorateurs a visité le Canada, et a sondé plusieurs de nos hommes publics. Le résultat de ses opérations lui a permis de constater l'existence parmi nous d'un sentiment aussi nouveau que prononcé, et fort répandu en faveur de l'annexion aux Etats-Unis. Le grand journal s'est empressé de communiquer cette heureuse nouvelle à son public, déclarant qu'à partir de ce moment nous devenions intéressants pour lui, presque à l'égal même des Zoulous et des peuplades de la Nigritie, et promettant de nous suivre à l'avenir avec plus d'attention que par le passé. Le *Herald* est très-bon. En toute amitié, nous pouvons lui dire, cependant, qu'il ferait mieux, dans son intérêt, de réserver toute sa sollicitude pour ses anciens protégés ; et cela, parce que son regard, qui tient de celui des presbytes et qui aperçoit si bien de loin, est d'une myopie désolante lorsqu'il considère les choses de près. Pour notre part, en outre, nous tenons médiocrement à subir le régime de surveillance qu'il promet de nous imposer, après une inauguration si bien réussie.

* *

On ne connaît encore rien de précis au sujet de la politique de chemins de fer du nouveau gouvernement de Québec. La *Minerve* a publié quelques articles qui sembleraient indiquer que M. Chapleau a modifié le plan qu'on lui prêtait, et qu'au lieu de vendre le chemin, il se propose de réclamer du gouvernement fédéral une indemnité pour les dépenses que sa construction a coûtées à la province. Cette réclamation se ferait en vertu du principe qui a valu au chemin du *Canada Central* un subside si considérable, à titre de prolongement du Pacifique. Le chemin de fer du Nord sera l'avant dernier chaînon de la voie du Pacifique. Il devra relier le Canada Central à l'Intercolonial. Le gouvernement fédéral pourrait l'acheter plus tard comme il a acheté le tronçon de Lévis à la Rivière-du-Loup. En attendant il ne ferait qu'un acte de justice en nous indemnisant comme il a déjà indemnisé nos voisins d'Ontario pour leur section. Nos droits sont de fait bien supérieurs,

car le Canada Central n'est devenue section du Pacifique que par suite d'une modification assez arbitraire du traité primitif, lequel avait été fixé au nord du lac Nipissing et de la rivière Ottawa ; tandis que le chemin de fer de la rive nord a toujours été considéré comme l'extension naturelle de la grande route transcontinentale.

La province préférerait sans doute accepter une indemnité. Il lui en coûterait d'abandonner le chemin lui-même, qu'elle doit tenir à conserver le plus longtemps possible en vue de son importance future. Si nous pouvions le garder tout-à-fait, nous serions plus tard la seule province possédant une section du Pacifique ; c'est un avantage qui pourrait devenir très-précieux dans l'occasion. Nous ne devons pas perdre de vue que notre influence ira toujours diminuant à Ottawa, à mesure que la Confédération grandira, et en conséquence il nous faut ne rien négliger pour consolider notre position comme province, en prévision de l'avenir. Nos institutions locales qui n'occupent que le second rang dans notre estime présentement, seront avant longtemps notre château-fort, notre refuge peut-être.

A. GÉLINAS.

Anecdotes populaires sur Napoléon Ier

(Suite)

Tout le reste du jour il parla de cette scène et discuta sur les causes et les effets de cette insurrection, tout en prévoyant quelles en seraient les conséquences. Il ne se trompait pas. Le 10 août ne se fit pas attendre. Un drame si terrible dut nécessairement jeter dans l'esprit de Napoléon une étrange lumière, car, après cette journée, il écrivit en Corse à un de ses oncles appelé Paravicini : " Ne soyez pas inquiet de votre neveu ; il saura se faire place ! "

Napoléon revint visiter son pays natal au mois de septembre suivant. A son arrivée en Corse il trouva Paoli investi du commandement militaire de l'île. Ce général, qui n'avait pas encore jeté le masque, manifestait un grand attachement pour la cause française. Il accueillit avec empressement le fils de son ancien compagnon d'armes, et lui témoigna une vive amitié. De son côté, Napoléon sentait une véritable admiration pour l'homme qu'il considérait alors comme le héros de la Corse ; il était fier d'avoir obtenu son affection. Paoli rendait justice aux grandes qualités de Napoléon :

— Ce jeune homme, disait-il, est taillé à l'antique, c'est un héros de Plutarque.

Au commencement de 1795, Napoléon prit part à une expédition qui fut dirigée de Toulon sur la Sardaigne, dont le roi se trouvait en guerre avec la république française. A la tête des deux bataillons corses, il fut chargé de s'emparer du fort Saint-Etienne et des îles de la Madeleine, pendant qu'une division navale, portant des troupes de débarquement, devait opérer une descente sur le territoire ennemi. Il réussit dans son entreprise ; mais l'expédition maritime, contrariée par les vents et assaillie par une terrible tempête, n'eut pas le même succès. Elle n'arriva en vue des côtes de Sardaigne que lorsque les habitants s'étaient déjà préparés à la défense. La descente tentée ne put être effectuée. L'escadre, après avoir éprouvé de fortes avaries et perdu beaucoup de monde, fut obligée de rentrer dans les ports français. Napoléon reçut l'ordre de revenir en Corse et d'abandonner sa conquête.

La mauvaise issue de cette expédition encouragea l'insurrection soudoyée par les Anglais. Paoli, gagné par eux, se déclara contre la France ; il essaya vainement d'entraîner à la révolte son jeune compatriote. Napoléon était Français par tous ses sentiments ; il résista aux séductions et à l'exemple du général. La catastrophe du 21 janvier vint mettre le comble à la haine de ce dernier, qui, dès lors, ne crut plus devoir la contenir.

— Les Français viennent de briser tous nos liens, dit-il à Napoléon ; oseras-tu encore les défendre devant moi ? Les fils de Charles Bonaparte ne peuvent m'abandonner. La Corse ne veut plus des Français, ni moi non plus ; j'aimerais mieux redevenir Génois. J'attends tes frères ; malheur à ceux qui se prononceront pour la France.

Napoléon essaya vainement de prouver à celui qui avait été l'ami de son père, qu'il se trompait sur l'avenir ; Paoli ne lui fit que cette brusque réponse :

— Il faut opter entre la France et moi !

Napoléon se sépara de Paoli ; mais à peine avait-il rejoint sa famille, qu'un ordre des représentants du peuple, qui s'étaient réfugiés à Bastin, lui enjoignit de venir auprès d'eux sur-le-champ. Napoléon n'y réussit qu'en courant mille dangers. Les soldats de la république essayèrent de lutter contre les troupes anglaises qui venaient de débarquer ; mais, écrasés par le nombre, ils furent forcés de se disperser ; un petit nombre parvint à quitter le pays. Paoli profita habilement de cette circonstance pour entraîner la majeure partie des habitants de l'île. La proscription des émigrés français et de leurs partisans fut décrétée, et le drapeau tricolore fut abattu partout, excepté à Ajaccio, grâce à Lucien Bonaparte, car son frère Joseph avait perdu toute son influence dans le pays ; mais à peine sut-on que Napoléon avait quitté cette ville, que l'esprit de révolte ne connut plus d'obstacles.

— Vive Paoli ! Mort à ses ennemis !

Telles furent les clameurs poussées par les habitants des campagnes. Le clairon insulaire retentit dans les vallées ; des rassemblements portèrent la menace jusque dans les murs d'Ajaccio. Lucien songea alors à sa mère, à ses sœurs ; il resta pour les protéger ; mais madame Bonaparte avait retrouvé le courage qui l'avait illustrée durant les guerres de l'indépendance ; elle expédia de nombreux messages à Napoléon, en annonçant d'avance aux révoltés le retour prochain de son fils à la tête de forces suffisantes pour en imposer aux mutins. Elle parvint ainsi à intimider, pour quelque temps du moins, les partisans de Paoli. Mais ce chef suprême n'avait pas oublié non plus l'art de mettre le temps à profit ; il tenta une dernière fois de ramener la famille Bonaparte à ses opinions ; n'ayant pas réussi, il songea à s'emparer et à la retenir en otage.

Eveillé brusquement au milieu de la nuit, Lucien voit sa chambre remplie de montagnards armés. Il se croit surpris ; mais à la lueur d'une torche de sapin qui vient tout à coup éclairer la mâle figure du chef qui les conduit, il reconnaît Colonna, du village de Bastelica, le plus dévoué de ses amis.

— Vite, signor Luciano, lui dit celui-ci dans son énergique patois, avertissez la signora Lætizia et ses filles ; il n'y a pas un moment à perdre ; les gens de Paoli nous suivent de près. Me voici avec mes hommes ; nous vous sauverons ou nous périrons avec vous.

Bastelica est un des cantons les plus peuplés de la Corse, situé au pied du Mont-d'Or et au milieu d'une forêt de châtaigniers. Ses habitants sont renommés par leur bravoure et leur fidélité. Un de ces intrépides chasseurs, en traversant la chaîne de montagnes qui sépare l'île en deux parties, avait rencontré une troupe nombreuse qui descendait vers Ajaccio. Il apprit qu'elle devait être introduite de nuit dans la ville, par des affidés de Paoli, pour y enlever la famille Bonaparte et la conduire prisonnière à Rostino, demeure de Paoli. On lui donna même l'assurance que ce dernier avait ordonné qu'on lui emmenât Lucien mort ou vif.

Celui-ci instruit sa mère de ce qui se passe, madame Bonaparte se lève en toute hâte, ainsi que ses enfants, auquel elle laisse à peine le temps d'emporter quelques vêtements avec eux. Lucien se place au centre de la colonne qui protège sa famille, sort de la ville encore plongée dans le sommeil, et pénètre dans la montagne ; avant le jour, la petite troupe s'arrête dans des vignes, d'où l'on découvre le rivage.

Là, les fugitifs entendent plusieurs fois les partisans de Paoli traverser la vallée voisine de leur campement, sans le découvrir. A la pointe du jour, une flamme s'élève en épais tourbillons du milieu de la ville.

— Mon fils, dit d'un ton stoïque madame de Bonaparte à Lucien, voilà notre maison qui brûle.

— Qu'importe, ma mère ? répond celui-ci, plus tard nous la rebâtirons plus belle et plus haute. Vive la France !

Paoli fit raser la maison, et lança contre les Bonaparte un décret qui les bannissait de l'île à perpétuité.

Après deux nuits d'anxiété, la famille exilée avait enfin aperçu les voiles françaises. Elle rejoignit Napoléon sur une frégate qui la débarqua à Marseille, où elle réclama la protection de cette France pour laquelle elle était proscrite, et d'où, vingt-deux ans plus tard, elle devait être proscrite de nouveau.

Cependant, il fallait lutter contre la mauvaise fortune. Napoléon, simple officier d'artillerie, consacra dès ce moment, à aider sa famille, la plus forte part de sa faible solde. Joseph, qui vint les rejoindre bientôt après, eut le bonheur d'être nommé commissaires des guerres ; Lucien obtint à son tour un modeste emploi dans l'administration des substances militaires ; et, à titre de réfugiée patriote, madame Bonaparte reçut des rations de pain de munition et quelques modiques secours.

Après avoir installé sa mère et ses sœurs dans une bastide voisine de Marseille, Napoléon se disposa à partir pour Paris, afin d'y solliciter de nouveau du service. Ce fut alors et au moment où il semblait devoir être accablé par la ruine des siens, qu'ayant foi en son génie, il répondit à un ami qui était venu lui offrir ces consolations banales dont les hommes sont toujours prodigues.

— En temps de révolution, avec de la persévérance et du courage, un soldat ne doit désespérer de rien.

(La suite au prochain numéro.)

VARIÉTÉS

En Perse les souverains, d'évorés par l'ennui, grisonnent de bonne heure.
De là le proverbe : D'ennui, tous les shahs sont gris.

* *

Bébé a un grand oncle qui lui demande :
— Quels livres veux-tu que je t'achète pour tes étrennes ?
Bébé, qui est plus gourmand que studieux :
— Des livres... de bonbons.

* *

Cours de géographie dans une école du 18^e arrondissement :

Le professeur.—Qu'est-ce que la Nouvelle-Calédonie ?

L'élève.—Une possession française dans l'Océanie.

Le professeur.—Par où passe-t-on pour aller en Nouvelle-Calédonie ?

L'élève.—Par le conseil de guerre.

* *

Une personne de nos environs a inventé, il y a quelques jours, un procédé pour arracher les dents, auquel on a jamais songé certainement aucun dentiste.

Comme il souffrait beaucoup et qu'il ne voulait à aucun prix avoir recours à l'arracheur de son village, voilà ce qu'il imagina :

Il attachait à la dent malade un long filin ; au bout de ce filin, il fixa un gros galet et monta dans son grenier. Là, penchant la tête en dehors de la lucarne, il largua la pierre.

La pesanteur, en vertu de la distance parcourue et de la vitesse acquise, produisit un choc si violent quand la corde fut tendue que la dent malade se détacha... avec une portion de la mâchoire et que le cou fut fortement ébranlé.

Aujourd'hui l'inventeur garde le lit et n'a pas encore recouvré la parole.

AVIS POUR LES FÊTES.—Si vous voulez faire de jolies étrennes n'oubliez pas de faire une visite au magasin de Madame P. BENOIT, 824, rue Ste-Catherine, vous y trouverez un beau choix de catins et de jouets d'enfants de tous genres et de toutes espèces, au prix du gros, et un grand assortiment de marchandises de goûts :

CHAPEAUX, PLUMES, FLEURS ET RUBAN.
On y fait les robes et manteaux avec élégance et sans délai. Rappelez-vous Madame P. BENOIT, 824, rue Ste-Catherine, entre les rues Sanguinet et St-Denis.